



# *Rome Criminelle*

*Patrizio* **AVELLA**

**roman**

**« L'innocenza  
comincio' co' prim'omo,  
e li' imase... »**

***Belli, poète Romain de Rome.***

*« L'innocence  
fut créée avec le premier homme,  
et là-bas elle demeura... »*

*« Sor Questore,  
io gliel'ho già detto,  
le ripeto che sono innocente,  
anarchia non vuole dire bombe,  
ma uguaglianza nella libertà »*

*« Stai attento, indiziato Pinelli !  
questa stanza è già piena di fumo,  
se insisti, apriam la finestra... »*

*La canzone del Pinelli*

*« Monsieur le Préfet,  
je vous l'ai déjà dit  
je vous le répète que je suis innocent,  
anarchie ne veut pas dire bombe,  
mais égalité et liberté ».*

*« Fais attention, prévenu Pinelli !  
cette pièce est déjà très enfumée,  
insiste, et nous ouvrons la fenêtre... »*

*La chanson pour Pinelli*

## PROLOGUE

### CineRoma

***Rome, le vendredi 13 mai 1969***

***Place Navona – 10 h 00***

*(Musique 1: Compositeur Andrea Fortuna – Caffè Sangue)*

L'horizon embrasait les collines du capitol. Sur le Quirinal le ciel, chargé de nuages incendiés, illuminait la cité romaine avant l'orage de feu. Du plus profond de ses entrailles montait un vacarme galopant. La guerre se rapprochait. Rome, sombrait dans un grondement. Nul ne connaissait la progression exacte de l'invasion de la ville éternelle. Les Bolcheviks bouscuaient les troupes de l'Otan pour les acculer devant le dernier rempart de la Chrétienté. Cette fois, Rome ne serait pas ville ouverte. Le berceau de la civilisation occidentale devait suivre l'exemple de Prague et lutter contre la barbarie. Les combats rageurs se poursuivaient. L'antique Rome se perdait. Le jeune Colonel italien épousseta son uniforme, ajusta précautionneusement son casque. Le moment devint solennel. Il considéra fièrement les survivants de sa troupe, libéra de son fourreau la lame étincelante, sabre au clair, ordonna la charge glorieuse au cri illustre du Roi d'Italie : Savoia ! Savoia ! La mitrailleuse russe crépita. L'officier s'arrêta brutalement. Il vacilla, et lentement bascula en arrière. Il s'écroula devant le drapeau italien flottant au vent tenu dans la mort par son aide de camp. Les yeux bleus du Colonel fixèrent les couleurs de la Patrie. Brusquement, du plus profond des ténèbres embrumées, tous les soldats percurent un son divin. Au milieu de la fumée perchée, tel le dieu Mars sur un bras mécanique, une ombre imposante surgit. Un bruit grandissait et s'accroissait jusqu'à ressembler à une plainte et paralysait de stupeur tous ceux qui l'entendaient. Ils observèrent un dieu vivant virevolter dans les airs. Le son aigu d'un vérin pneumatique cessa. Un mégaphone expulsa : « Coupez ! » La fumée se dissipa et une silhouette se dévoila enfin. C'était un homme affublé

d'un chapeau mou, la figure masquée par une longue écharpe sombre. Caméra au poing, il vociféra « Bravissimo ! On la garde ! On reprendra demain matin ! » Des hurras jaillirent des belligérants ! Ils se félicitèrent en s'embrassant chaleureusement. Le tournage avait été rude pour le maigre salaire journalier de figurant. Le Colonel italien, sous les traits de Marcello Mastroianni, héros du film, se releva. Aussitôt une nuée de maquilleuses l'assaillit. Il rit en voyant le Yul Bruner en uniforme soviétique, la gueule grise de poussière. A leurs côtés un sergent russe défit les boutons de son pantalon et récupéra sa jambe perdue. Les mères assassinées, leurs enfants ensevelis sous les décombres, tels des morts-vivants, se relevaient en pouffant de rire.

Officier de l'Arma des carabinieri, Guido Gian arriva, comme à son accoutumée, prendre son *caffè* près du Palais Madama. Intrigué par la clameur et la fumée qui avaient envahi la Piazza Navona, il observa le chaos alentour. Il s'approcha mais les barrières postées à l'entrée stoppèrent sa progression :

— C'est quoi ce chaos, la guerre a-t-elle éclaté ? Les Bolchéviks nous auraient-ils envahis ?

Il repéra les projecteurs et les équipes de tournage en plein travail. Il en fut réconforté et déçu à la fois :

— Non, bien sûr que non ! Ce sera pour une autre fois ! maugréa-t-il.

Il en était convaincu. Les Russes se préparaient à envahir l'Europe entière ! Ils débiteraient par l'Italie, bientôt sous le joug du Parti Communiste italien. Il invectiva mentalement les inconscients devant lui.

— Maledetti ! Encore ces idiots d'acteurs faisant un film dans les rues de Rome.

La création de Cinecittà avait transformé la Ville Eternelle en un immense plateau de tournage. Gian s'appuya contre les protections métalliques derrière un groupe de curieux qui réussirent, sous la poussée générale, à les franchir violemment. La barrière chuta lourdement. La foule piétina sans distinction, hommes, femmes et enfants en lançant des vivats en l'honneur des participants. Ils étreignirent les morts, les vivants, les russes, les italiens et même les techniciens. L'officier se protégea le nez des émanations nauséabondes de fumée avec un mouchoir. Au milieu du cliquetis des appareils photographiques, des touristes américains en shorts et sandales souriaient devant l'objectif avec les bolcheviks salis par le combat ! Les soldats russes et italiens se congratulaient mêlant, sans vergogne, les étoiles rouges soviétiques et les étoiles dorées de la Repubblica : il en fut scandalisé. Il agressa deux des acteurs parés d'un uniforme de chaque camp !

— *Mavammoriammazati!* Soyez maudits de piétiner ainsi l'étoile de la République ! Vous ne rirez pas autant lorsque les chars russes seront sur la place St-Pierre !

Surpris de sa fureur, les comédiens Marcello et Yul scrutant l'uniforme de l'officier stoppèrent un moment et haussèrent les épaules, indifférents aux in-

vectives de Gian. Ils reprirent leur congratulation et se dirigèrent en s'esclaffant vers les caravanes de la production. La grue mécanique tournait au-dessus de la tête de Guido dans un large mouvement circulaire. Il se sentit ridicule en baissant la tête instinctivement. L'engin se posa et le réalisateur en descendit tranquillement. C'était un bien étrange personnage. Il marchait d'un pas vif, gesticulait, donnait des ordres à une nuée de techniciens, scriptes, perchistes et assistants qui le suivaient tant bien que mal.

D'autres hommes exprimaient leur mécontentement : les camerieri des cafés entourant la place qui reprenaient possession de leur lieu de travail. Les terrasses étaient jonchées de poussières et de débris. Armés de balais, ils pourchassaient leur pire ennemi : le désordre. Ils ronchonnaient pour le travail supplémentaire causé par le tournage, mais surtout pour les pourboires perdus. En effet, une buvette sauvage sur la place des Cinq Lunes attenante offrait à tous ces fainéants le droit de s'abreuver gratuitement. Un camérier du Caffè Bernini le bouscula et s'excusa aussitôt :

— Oh scusa, Dottore ! Je vous prépare de suite votre table sur la terrasse !

— Apportez-moi un ristretto, et je vous le recommande, un caffè fort et crémeux !

Comme une personne d'excellence, il appréciait la prévenance de ce camérier à fine moustache le servant depuis peu au Caffè Bernini. Avec ce liquide à connotation nationale, il voulait retrouver les vraies valeurs de l'Italie sur cette place baroque. Il posa fièrement son képi et réajusta son uniforme paré de ses nouveaux galons. Guido Gian venait d'être nommé commandant de la Sécurité du Sénat. Mais il ne voulait pas en rester là. Son ambition ne se contenterait pas d'un simple poste en devenir. Il échafaudait déjà un plan de carrière. Il pistait les alliés et les relations susceptibles de le faire profiter de la moindre opportunité.

— Amazza ! Déjà dix heures ! Il avait invité son amie Anna Guastalla, l'épouse du Marchese Camillo Balagherro, à boire un café sur cette place en ce matin de printemps. Il ne pouvait prévoir l'intrusion de ces malotrus. Il décida de se calmer. Son amie trop sensible n'aimait pas ses sautes d'humeur. Elle demeurait la seule en mesure de l'aider grâce aux relations de son mari. Pour l'occasion il se préparait à endosser, à son tour, un rôle de comédien.

— Pouvez-vous m'installer à une plus grande table aujourd'hui ? J'attends une Signora ! Une femme charmante ! s'exclama-t-il hautain.

— Bien sûr, *Dottore!* J'apporte un vase de fleurs ! *E voila*, votre journal du matin...

— Ils sont en train de m'abrutir ces saltimbanques ! maugréa-t-il.

Toujours sous pression, il déplia sèchement le *Messaggero*, le quotidien de Rome. Tous les matins, ce journal lui était réservé en priorité. Lorsqu'il était absent une journée, il retrouvait le périodique de la veille attaché par un élastique avec celui du jour sur sa table avec son ristretto crémeux. Il buvait avec

délectation son *caffè* tout en appréciant la beauté de cet emplacement stratégique situé au milieu du «*Palazzo*» : beaucoup d'honorables députés et sénateurs ainsi que de hauts fonctionnaires se côtoyaient vers midi sur les terrasses des trattorias pour le déjeuner. En les voyants se pavaner près de la fontaine des Cinq Fleuves, il pouvait les aborder aisément afin de leur soutirer des informations au sein des ministères. Mais aujourd'hui rien n'allait.

— *Ma place Navona* avait été souillée ! grogna-t-il.

Pour fuir toutes ses humeurs, Gian se plongea dans les nouvelles de ce vendredi... vendredi 13 avril !... il croisa les doigts par superstition :

— *Hai capi' !* J'ai compris pourquoi cette matinée est aussi tordue ? se plaignait-il fataliste.

Un titre sportif occupait la Une : Usa 1 – Urss 1 ! Mais l'article ne parlait pas de football, pour une fois, mais traitait de politique étrangère. Dans la course aux armements les Russes étaient désormais à égalité avec les Américains !

La guerre froide avait encore de beaux jours devant elle, ironisa Gian.

Son exaspération vis-à-vis de ces imbéciles de comédiens devenait bien opportune. Personne ne se rendait compte du danger imminent du bolchevisme. Qui pourrait arrêter les hordes rouges ? Même les Américains étaient sur le point d'être dépassés militairement ! Alors l'Italie !

— *Chi ci governa nun tiè sale in zucca !* Ceux qui nous gouvernent n'ont rien dans le pantalon ! s'offusqua l'officier avec amertume.

Depuis une décennie, ils étaient tous des gestionnaires incompetents et l'Italie tombait en déshérence ! Rien ne fonctionnait, Poste, Télécommunication, Chemins de fer, Administration, Justice... tout se désagrégeait. Les nombreuses manifestations de la classe ouvrière et des fonctionnaires bloquaient toute la vie économique italienne. Les gouvernements successifs s'inclinaient devant ces renégats ! Avec plus de rigueur et de fermeté, les syndicalistes et les subversifs enfermés, la vie sociale serait plus sereine et productive ! Il en était convaincu. L'article précisait que l'effort militaire Bolchevik soutenu grèverait lourdement le développement économique et social de l'Urss. Cela n'allait sûrement pas améliorer les conditions de vie de leurs camarades ouvriers déjà difficiles, remarqua-t-il. Et les nôtres, nos camarades ouvriers qui va leur ouvrir les yeux ? Sûrement pas le Parti communiste italien à la botte de Moscou ! Déjà, là-bas, ils se foutent de leurs propres prolétaires, alors ceux de chez nous !

— *Li mortacci vostri!* Je maudis tous vos ancêtres ! Allez donc voter pour le PCI, maintenant ! s'exclama sans s'en apercevoir l'officier des carabiniers à haute voix.

— Vous avez besoin de quelque chose, Dottore ? lui demanda le serveur.

— Ah... euh, non... en fait oui, un ristretto...

Il jeta un œil tout autour de lui, un peu gêné, replia maladroitement son journal. Il consulta sa montre, dix heures trente, la Marchesa se faisait attendre ! Elle voulait le rencontrer pour lui annoncer une bonne nouvelle ! Elle n'avait

pas la notion du temps, alors celui des autres ! Il pardonnait toujours ses incartades, mais là, sa nervosité ne le quittait plus. Tout l'excédait décidément aujourd'hui. Satané vendredi 13 ! Il avala d'une seule lampée le nectar que l'on venait de lui apporter. Il fit une grimace qui ne passa pas inaperçue. On lui rapporta docilement un autre ristretto en lui murmurant que, cette fois-ci, on y avait déposé une cuillerée de sucre. Guido fit un geste de tête reconnaissant. La Rolex indiquait dix heures trente cinq : Anna sera éternellement en retard !

## Chapitre Premier

### Vertus publiques et vices cachés

*Rome, le vendredi 13 avril 1969 – plage d'Ostie  
Hôtel Rivamare – 10 h 00*

Au même moment, la Marchesa Anna Balagherro née Guastalla se prélassait en bikini sur la terrasse ensoleillée de son hôtel particulier pour embellir son teint d'un hâle printanier.

*(Musique 24 : Adriano Celentano – 24 000 baci)*

*« ... Amami, ti voglio bene,*

*con 24 000 baci oggi saprai perchè l'amore*

*vuole, ogni istante, mille baci e mille carezze... »*

*« ... Aime-moi, moi je t'aime et avec 24 000 baisers*

*Aujourd'hui tu sauras pourquoi l'amour*

*a besoin à chaque instant de mille baisers et de mille caresses... »*

Bercée par une chanson de variété à la mode, elle fumait une Muratti légère en savourant son bonheur à l'idée d'apporter, tout à l'heure, une réponse favorable à son ami Guido. Quel soulagement en perspective ! Car depuis quelques temps, il se montrait nerveux et irritable et la Marchesa ne cessait de revivre cet épisode troublant survenu au cours de leur dernière conversation. Cela se passait, face à mer, la semaine précédente, sur ce même balcon ensoleillé et pendant le petit déjeuner.